

Lectures croisées du journal de Pierre-Philippe Candy

À propos de: **PIERRE-PHILIPPE CANDY,**

Orgueil et narcissisme. Journal d'un notaire dauphinois au XVIII^e siècle, texte présenté par René Favier (préface de Daniel Roche), Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2006, 662 p., 35 €.

Deux auteurs, l'un historien, l'autre spécialiste de littérature, qui ont tous deux travaillé sur les écrits dits « du for intérieur », ont accepté de lire et commenter l'édition du journal de P.-P. Candy, notaire dauphinois du XVIII^e siècle. Jean Vassort a notamment publié et étudié les papiers du laboureur Pierre Bordier, et Philippe Lejeune est bien connu pour ses nombreux travaux sur l'écriture autobiographique. Nous les remercions de leur contribution.

LES COMPTES DE CANDY

Jean VASSORT

Ce livre s'inscrit dans la série des ouvrages consacrés aux écrits du for privé, multipliés ces dernières années en liaison avec l'intérêt renouvelé des historiens pour ce type de source. Candy est né en 1759 à Crémieu, petite ville du bas Dauphiné qui compte alors 2 000 habitants. Son père, qui a exercé quelque temps la profession de notaire, est qualifié de bourgeois et est consul de Crémieu en 1768 – comme l'a été avant lui son propre père. La famille est à l'aise et compte parmi les notables de la ville, même si elle n'y occupe pas le tout premier rang.

Dernier enfant de la famille, Pierre-Philippe est d'abord destiné à la cléricature. Il entre en 1778 au séminaire de Vienne. Mais la mort prématurée de son frère Joseph, le 1^{er} octobre 1779, transforme son destin : seul héritier mâle, c'est à lui qu'il revient de prendre la relève. Il quitte donc le séminaire pour se former au droit, chez des procureurs de Grenoble.

Cette formation achevée, en 1784, il rentre à Crémieu. Le 30 janvier 1786, il y épouse Marie Thévenin, fille d'un riche propriétaire de la région, et au printemps 1787 il s'y établit comme notaire. Il partage dès lors son temps entre son étude et la gestion des terres de sa mère – parcourant pour cela, à pied comme

à cheval, chemins et routes des environs de Crémieu. Son existence comme ses relations sont désormais celles d'un bourgeois provincial.

De ce fait, il est un acteur de la Révolution à Crémieu. Mais avec prudence : « modérément » révolutionnaire, il évite de s'exposer. Cependant, il sait tirer parti de la vente des biens nationaux et faire prospérer son étude. Il accède même à la mairie de Crémieu au moment de la réaction thermidorienne ; et c'est en notable respecté qu'il poursuit son existence, jusqu'à sa mort en 1829.

Itinéraire somme toute banal, qui ne justifierait pas une étude particulière, s'il n'y avait le journal : trois volumes, l'un de petit format (octobre 1779-mai 1785), les deux autres de grand format (mai 1785-juillet 1789 et juillet 1789-juillet 1796 – ce dernier avec des lacunes, notamment d'octobre 1792 à septembre 1794). Peut-être recomposé (surtout au début) à partir d'un premier jet sur feuilles volantes, sa rédaction est parfois postérieure de quelques jours ou quelques semaines aux faits qu'elle rapporte. Mais pas davantage : on est bien ici dans la logique d'un journal écrit au fil du temps, non dans celle de mémoires élaborés au soir d'une vie.

Le journal est instructif d'abord sur les réalités de l'existence de son auteur. Il donne ainsi à voir l'apprenti praticien de Grenoble, qui fréquente à la fois la comédie et des bordels, la rivière (où il se baigne) et les cabarets – et qui assiste aux multiples spectacles de la ville, des exécutions publiques au lancement d'aérostats. Une fois établi à Crémieu, Candy évoque encore ses distractions : veillées et virées masculines qui les suivent, réjouissances du Carnaval et de la saint Yves ; le jeu le retient aussi beaucoup – cartes, tric-trac, loto et encore boules et billard –, les bals beaucoup moins. Mais ces distractions ne lui font jamais perdre de vue la gestion de ses biens.

Son texte est révélateur aussi de sa personnalité, même si Candy extériorise peu ses sentiments. S'il n'est indifférent ni à son épouse, ni à ses enfants, ni à sa mère, il ne le montre guère. En réalité, il s'intéresse surtout à sa propre personne et d'abord à sa mise, ce qu'attestent ses allusions nombreuses aux perruquiers et à sa tenue. Le journal est précieux aussi pour préciser ses intérêts littéraires. Candy a le goût des livres, fréquente des cabinets de lecture, et la bibliothèque est le seul de ses meubles qu'il évoque. De nombreuses mentions permettent de saisir non pas le contenu de cette bibliothèque mais – ce qui est plus proche d'une culture vécue – les livres qu'il achète, ceux qu'il emprunte, ceux qu'il emporte en voyage. À côté des lectures juridiques que lui impose sa profession et alors qu'il évoque peu les livres religieux, il apprécie la production philosophique et scientifique des Lumières. Mais son goût le porte aussi vers les ouvrages pornographiques. Le sexe occupe il est vrai une place considérable dans le journal, surtout en sa première partie. Se refusant à décrire les expériences du temps du séminaire, mais ne laissant aucun doute sur leur réalité, Candy évoque d'abondance, dans un langage codé mais très cru, les multiples attouchements, accouplements et séances de masturbation qui scandent ensuite sa jeunesse, à Grenoble comme à Crémieu : dans cette dernière ville, il ne laisse rien ignorer de sa relation assidue avec sa maîtresse Thérèse Trichon. Du moins jusqu'à ce que cette dernière se

révèle enceinte, en 1784. Car la Trichon, fille de petit cabaretier, n'est pas de celles qu'un Candy épouse et, malgré la procédure qu'elle entame contre lui, il n'endossera pas cette paternité. Avec sa future femme, Marie Thévenin, « l'idole de son âme », son comportement est tout autre, empreint des formes du plus grand respect. Et une fois le mariage réalisé, les frasques sexuelles disparaissent pratiquement du journal, où elles étaient si présentes auparavant.

Le journal illustre enfin une démarche d'écriture. Celle-ci s'appuie largement sur le compte, ce qui n'est pas rare dans les écrits du for privé, mais prend ici une ampleur toute particulière. Candy comptabilise ses activités sexuelles avec la même minutie que le maniement de ses deniers. Faut-il voir dans cette obsession comptable l'effet de la formation reçue au séminaire, qui placerait la balance des bonnes et des mauvaises actions au cœur de la vie chrétienne ? René Favier suggère en tout cas que le passage au séminaire n'a pas compté pour rien dans l'existence du notaire : il incline à penser que les codes qu'il utilise pour enregistrer son activité sexuelle sont ceux qui pouvaient avoir cours parmi les séminaristes.

Le journal de Candy s'articule avec des moments majeurs de l'existence de son auteur : démarré lors de la mort du frère aîné, il prend pratiquement fin avec la disparition de sa mère. Mais ces bornes nettement marquées n'empêchent pas la forme du texte d'évoluer. D'abord rédigées en continu, au fil des jours, ses notes sont à partir de juillet 1791 inscrites dans des espaces prédéterminés : cette innovation, qui contraint Candy à resserrer l'écriture quand la matière se fait plus abondante, peut se lire comme une volonté de rationaliser la présentation des événements. La structure du journal aussi évolue. Dans son premier volume, il comprend une partie qui offre le visage d'un registre comptable, détaillant dépenses et recettes, et une autre, rédigée en parallèle, qui constitue un récit plus personnel, évoquant jusqu'aux activités sexuelles de son auteur. On a donc, distincts et juxtaposés, un livre de raison et un journal intime. Mais dans les deuxième et troisième volumes, livre de raison et journal intime fusionnent, pour ne plus constituer qu'un texte unique où apparaissent à la fois le dicible et le taiseux, exprimant donc pleinement la personnalité de son auteur.

Cette personnalité apparaît d'autant plus nettement que c'est bien sur elle que se concentre le journal. Comme le relève René Favier, « ce qui intéresse vraiment Candy, c'est Candy » : il est significatif que la Révolution n'apparaisse qu'incidemment sous sa plume, et seulement quand ses événements interviennent directement dans son existence. Notable prudent et satisfait, animé d'abord par l'amour de soi, tel apparaît en dernière analyse Pierre-Philippe Candy. Une telle personnalité est-elle représentative de son milieu social ? Le journal ne permet pas de le préciser. Mais il incite évidemment à poser la question.

Jean VASSORT

Lycée Descartes, 10 rue des Minimes

37000 Tours

jean.vassort@orange.fr